

Anthropologie et Sociétés



André CORTEN, *Diabolisation et mal politique. Haïti : misère, religion et politique*. Paris, Les Éditions du CIDHCA/Karthala, 2000, 245 p., bibliogr., index.

Raymond Massé

Volume 26, Number 1, 2002

Politiques jeux d'espaces

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000718ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000718ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massé, R. (2002). Review of [André CORTEN, *Diabolisation et mal politique. Haïti : misère, religion et politique*. Paris, Les Éditions du CIDHCA/Karthala, 2000, 245 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 26(1), 210–212.
<https://doi.org/10.7202/000718ar>

André CORTEN, *Diabolisation et mal politique. Haïti : misère, religion et politique*. Paris, Les Éditions du CIDHCA/Karthala, 2000, 245 p., bibliogr., index.

Plusieurs font, de l'extérieur, une lecture de la situation sociale et politique haïtienne en termes de barbarie. Pour les Haïtiens eux-mêmes, soutient Corten, de l'intérieur, la violence s'interprète sous la forme d'une satanisation de l'adversaire et d'une diabolisation du mal. Une fois diabolisé, et dès lors dépouillé de ses droits humains, le citoyen sera soumis au régime de la terreur. Déshumanisation perçue comme irréversible, désarroi face à l'arbitraire, terreur débordant l'ordre de l'intelligible, de l'explicable et de l'humainement soutenable, voilà le terrain fertile du religieux en Haïti. La religion, là-bas, occupe largement l'espace politique que ce soit par le biais du catholicisme ou protestantisme classique. Aristide lui-même ne revendique-t-il pas la théologie de la libération, bien qu'« il théologise le politique plus qu'il ne politise le mal » (p. 21). Toutefois, loin d'entraîner un assouplissement moral, la religion en Haïti apparaît comme « une mise en scène souvent tragique » du politique. Tel est, du moins, l'hypothèse centrale de ce livre que Corten présente comme un ouvrage de philosophie politique dont l'objectif est de penser l'impensable de la pauvreté, de la déshumanisation et de la terreur extrêmes.

Au premier chapitre, l'auteur dresse un état des lieux concernant l'état d'extrême pauvreté et de déshumanisation qui caractérise la vie des masses haïtiennes. La misère absolue s'exprime pour Corten en tant que désolation soit « la destruction de toute vie privée par la saleté, la promiscuité, l'affaiblissement physique et la peur » (p. 34) dans des conditions de vie telles que la dignité humaine ne peut y survivre. Ici, « la voix de la fatalité devient celle de Satan » (p. 44). Les quatre chapitres suivants sont consacrés à l'analyse des positions prises par chacun des quatre grands types de récits religieux face à une telle désolation ; ceux du vodou, du catholicisme, du protestantisme historique (surtout baptiste) et des pentecôtismes. Corten y analyse les façons dont la déshumanisation est défiée et approfondie par ces mouvements religieux. Selon une lecture politique, la diabolisation est définie comme « le fait de transformer, au sens propre ou au sens figuré, des acteurs de la société en forces du mal personnifiées par un être avec lequel toute conciliation est, par essence, impossible et condamnable » (p. 44).

Bien sûr, le vodou nourrit en premier lieu les croyances en la diabolisation et dans les forces persécutives. Manipulé par le duvaliérisme dans le contexte d'une crise du système symbolique, l'imaginaire vodou voit dans l'État un sorcier qui capte et « mange » ses ennemis. Duvalier ne se réclamait-il pas lui-même du vodou pour conforter son pouvoir sur les masses ? À sa façon, l'Église catholique alimentera elle aussi cet imaginaire lié à la diabolisation. Elle le fera en menant des campagnes anti-superstitieuses (1898 puis 1941) qui mettront en vedette les *houngans* (prêtres vodouesques) et Satan. Le protestantisme, pour sa part, apparaît comme un lieu de refuge contre les mauvais esprits chez des protestants puritains qui vivent « une sorte d'intériorisation de la conception persécutive du mal » (p. 82). Soucieux d'une analyse sociopolitique du religieux, l'auteur suggère que cette conception persécutive du mal résulte tout autant d'« un mécanisme de défense communautaire » (p. 81) dans une société marquée par la désorganisation sociale que d'un « déséquilibre cumulatif dans l'ordre des forces du mal » (*ibid.*).

Dans la foulée de ses derniers travaux, Corten accorde une attention particulière au récent mouvement de pentecôtisation du protestantisme, haïtien cette fois. Ce discours, cen-

tré sur la louange plus que sur le repentir, attribuerait un sens plus terrestre à la cité de Dieu. Le penchant vers le pentecôtisme produirait une « néo-communauté sectaire ». « Au lieu d'être construite principalement sur la peur (la peur du courroux des lwa mais aussi la peur de la damnation éternelle), elle l'est sur la joie. [...] Avec la conversion et l'effusion de l'Esprit Saint, la vie du croyant est transformée » (p. 92). Une telle interprétation fut amplement débattue par plusieurs. L'originalité de la position de Corten est de souligner que cette mutation n'est le résultat d'aucun « faire » et qu'elle échappe à la logique de l'engagement sociopolitique. Dans une société où l'immense majorité est sans moyens pour « faire », le pentecôtisme donne aux convertis une assurance inespérée en leur redonnant un sentiment de contrôle sur leur devenir. Corten reprend ici le concept d'*empowerment* annoncé dans son livre sur *l'Alchimie politique du miracle* (1999). Par la confiance en soi que donne cette renaissance pentecôtiste, via les dons de l'Esprit (dons de parler en langue, de prophétie, de guérison, etc.), le protestant traditionnel développe une confiance en soi. Mais, souligne-t-il, cet *empowerment* échappe lui aussi au faire. Il s'agit encore d'être du côté des forces du bien plutôt que de se défendre activement contre les forces du mal ; la seule action à entreprendre est la louange. L'*empowerment* est ainsi « récupération de l'estime de soi » dans des classes sociales qui y trouvent un moyen de se « donner du pouvoir aux yeux des autres par leur conviction, leur exaltation et l'adoption d'un comportement en rupture avec l'apitoiement sur soi-même » (p. 96).

Les cinq derniers chapitres abordent les mécanismes de construction et de « montage » du mal politique en Haïti. Ils sont largement moins convaincants. Corten revient au pentecôtisme pour analyser ses liens avec la désolation. En Haïti, la violence n'est pas qu'imaginaire ; elle est explicite dans la dégradation des infrastructures urbaines de Port-au-Prince, dans le désœuvrement, dans le décrochage scolaire. Elle s'exprime en toute impunité, tout comme les rapports de domination qui sont mis à nu dans une totale insolence de la minorité aisée. Bref, la promiscuité, la dégradation humaine totale, la violence impunie passent pour normales. C'est dans un tel contexte que se développerait un mouvement religieux pentecôtiste comme celui de l'Armée Céleste. Cette forme rebelle de pentecôtisme, en favorisant une forte extériorisation de l'émotion religieuse, une exubérance dans l'exaltation et la gestuelle, invite le *lumpen* haïtien à se réfugier dans « un imaginaire de résistance et de marronage » (p. 157). Paraphrasant Marx, Corten dit que le pentecôtisme est « le soupir des sociétés où règne la désolation » (p. 191).

Bref, dans cet ouvrage Corten soutient que la profusion de discours religieux en Haïti, axés qu'ils sont sur la diabolisation et les forces persécutives du mal, « empêche la formation d'un cadre symbolique fort instituant du politique » (p. 199) et de là, bloque tout développement politique rationnel et constructif. Si le pentecôtisme renforce la confiance en soi du croyant par un processus d'*empowerment*, ce n'est que pour délégitimer le politique en tant que moyen collectif de construction d'une société viable, réhumanisée. Ce n'est pas pour y substituer un discours de la louange plutôt que de l'engagement politique. La thèse est plus ou moins novatrice dans la nébuleuse d'ouvrages consacrés aux pentecôtismes par les sciences sociales au cours des deux dernières décennies. Le mérite de l'ouvrage est d'en faire une lecture à la lumière du contexte haïtien, et en particulier dans le cadre de la désolation extrême qui y marque le vécu quotidien des masses. Corten a fait plusieurs séjours en Haïti au cours des vingt dernières années. Toutefois, le lecteur ne trouvera pas dans cet ouvrage les classiques données ethnographiques sous forme d'extraits d'entrevues ou d'observations. Corten met plutôt son expérience directe de la misère haïtienne au service de l'interprétation d'une abondante littérature traitant de la politique et du religieux.

Référence

CORTEN A., 1999, *L'alchimie politique du miracle*. Montréal, Éditions Balzac.

Raymond Massé
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 Sainte-Foy (Québec) G1K7P4
 Canada
 raymond.masse@ant.ulaval.ca

Pierre ERNY, *Enfants du ciel et de la terre. Essais d'anthropologie religieuse*. Paris, L'Harmattan, 2000, 345 p., bibliogr.

Cet ouvrage est constitué d'un mélange de théologie, d'anthropologie et d'histoire. Un sous-titre comme « Essais d'anthropologie chrétienne » le représenterait plus adéquatement dans la mesure où il s'agit d'une anthropologie « colorée » par des interprétations personnelles du message du Christ.

Ce mélange s'avère particulièrement intéressant pour l'anthropologue lorsque l'auteur traite de l'Afrique, qui occupe une place importante dans plusieurs des dix-sept essais. L'auteur a séjourné à de multiples reprises dans ce continent dès la fin des années 1950. Il y a notamment exercé le métier d'instituteur, par le biais duquel il a effectué ses premières recherches ethnologiques durant les années 1960.

Le titre du premier essai, « De la rencontre du christianisme et de l'Afrique » introduit bien le thème des trois premiers textes, qui sont parmi les mieux réussis de ce livre un peu hétéroclite. On y retrouve par ailleurs un essai à caractère historique intitulé « La Sainte Ampoule du sacré des rois de France » — où il est notamment question du baptême de Clovis — ainsi qu'un texte consacré aux visions de saint Nicolas de Flue, le patron de la Suisse.

Même si l'histoire est à l'idéologie ce que le mythe est à la mythologie (Lévi-Strauss 1958 : 231), il demeure que l'histoire — comme discipline — a des préoccupations parfois éloignées de celles des anthropologues, et il en va de même pour la théologie. Ainsi lorsque l'auteur se demande « L'Église a-t-elle pour mission d'agir directement sur la réalité ethnique? » (p. 80), il pose une question dont l'intérêt est d'abord de nature théologique (et politique!). Il y répond notamment en affirmant qu'une des missions de l'Église est de « travailler au dépassement de cette réalité, puisqu'en son sein il ne doit plus y avoir "ni Juifs, ni Grecs", en termes actuels ni Serbes ni Croates ni Albanais, ni Hutu ni Tutsi ni Twa » (*ibid.*). On retrouve l'idée d'un « dépassement » dans le onzième essai, intitulé « Rêve et religion », où l'auteur parle d'un « scintillement divin » qui constituerait la partie la plus essentielle de l'être humain et qui lui permet « de se dépasser infiniment » (p. 210). Le propos de l'auteur, on le voit, n'est pas strictement scientifique mais il incorpore un discours normatif en matière de spiritualité et d'ecclésiologie.

De façon générale, l'auteur parle de « l'Église » d'une façon qui laisse croire à son adhésion à l'Église catholique, mais il est très critique par rapport aux activités politiques de